

## TRADUCTEURS AU TRAVAIL

*La bibliographie de Jean-Pierre Lefebvre est l'une des plus impressionnantes. À son tableau de chasse, Marx, Hegel et Kant voisinent avec Hölderlin, Heine, Rilke, Celan et quelques autres. Ce traducteur infatigable a par ailleurs une activité d'enseignant accaparante, à l'École normale supérieure notamment, à quoi s'ajoute l'écriture personnelle. Comment fait-on pour réaliser depuis tant d'années, sans souffrance apparente, avec un appétit qui semble intact, ce double grand écart entre philosophes et poètes, traduction et enseignement ?*

## Jean-Pierre Lefebvre

**TransLittérature** : *Nous sommes à ton domicile, dans un pavillon de la banlieue sud. Est-ce là que tu travailles ?*

**Jean-Pierre Lefebvre** : J'ai deux lieux de travail : ici, chez moi, et une maison de vacances où j'emmenais autrefois un gros ordinateur avant d'avoir un portable.

**TL** : *Nous sommes dans une grande pièce en sous-sol, et je vois là deux ordinateurs...*

**JPL** : Oui, mais l'un des deux est en sommeil provisoirement. Pendant longtemps j'utilisais les deux. J'avais devant moi mon poste de traduction ou d'écriture, et à droite, sur le second, j'avais installé un dictionnaire électronique, le grand Robert, un outil extraordinaire qui me permettait des consultations très rapides. Malheureusement, je suis passé du PC au Mac et le grand Robert n'est pas encore disponible en version Apple. Ce dispositif du double ordinateur, je l'avais conseillé pour les chercheurs travaillant en bibliothèque, à l'époque où je faisais partie d'un groupe de réflexion dirigé par Jean Gattégno, qui tentait d'optimiser les installations pour les utilisateurs, dont les traducteurs. Je n'ai pas été écouté, cela aurait doublé les frais...

**TL** : *Je vois que tu as aussi le grand Robert en version papier...*

**JPL** : Oui, mais son maniement est beaucoup plus lent. C'est bon seulement pour les abdominaux !

**TL** : *Ce grand Robert, tu le consultes souvent ?*

**JPL** : Le dictionnaire, en général, ne me sert pas à trouver les mots, mais à les vérifier. Je l'utilise une fois la traduction terminée. En traduisant, je note les difficultés, les alternatives possibles, et quand vient le moment de choisir, le dictionnaire m'aide avant tout à trier, à prendre les décisions.

**TL** : *Et tes dictionnaires allemands ?*

**JPL** : J'ai deux espèces de ressources pour l'allemand. Un petit dictionnaire ordinaire, le Duden, bien fait, une sorte de petit Robert en un peu plus complet, qui le plus souvent me suffit, et quand il ne suffit pas j'utilise Internet. Google et divers moteurs de recherche sont pour moi comme un grand lexique, en particulier pour tout ce qui est langue contemporaine ou vocabulaire technique pointu, noms de fleurs, produits chimiques, termes de gymnastique... Et là je fais la recherche dans le fil du travail. Je la considère moins comme une interruption que comme une pause bienvenue.

**TL** : *Tu te partages entre diverses tâches, où l'enseignement tient une très grande place. Quelle est la place de la traduction dans cet horaire surchargé ?...*

**JPL** : Il y a deux catégories d'horaires de travail. D'une part, en période universitaire, les heures trouvées dans les trous que me laisse le reste. J'arrive à dégager certaines soirées, des journées plus rarement. D'autre part, il y a certains moments de l'année, en particulier les vacances universitaires, ou le mois de juin pendant que mes étudiants passent l'oral de l'agrégation. Là je peux travailler de façon plus continue, ce qui est préférable surtout pour les ouvrages un peu longs. Ces jours-là j'essaie de commencer très tôt le matin, à cinq heures, pour des raisons psychologiques : j'ai besoin de savoir, vers huit heures, que j'ai déjà bien avancé. Sinon je passe mal la journée. Ce travail du matin est libérateur. Pour le gros travail qui m'attend, la *Traumdeutung* de Freud, j'attends ce moment où je vais pouvoir travailler ainsi en continu.

**TL** : *Quel nombre de couches passes-tu ?*

**JPL** : Grâce à l'apparition des instruments modernes, un certain nombre de procédures sont accélérées. Je joue sur cette vitesse. Je traduis très vite. J'en ai besoin. Ça me donne une sorte d'élan. Je tiens mieux le fil du texte, il n'y a pas de perte des connexions. Je ne m'attarde donc pas à faire tous les choix : en cas d'hésitation, je tape tous les mots possibles, séparés par des barres obliques, et ma relecture sera essentiellement une opération de triage. L'avantage est que cette relecture est riche encore de tous les choix possibles, puisqu'on n'a rien éliminé. Quant aux points que je ne veux pas éclaircir tout de suite, pour me les rappeler j'ai un petit système de signalisation à base d'astérisques, de un à trois selon l'importance. Évidemment cette procédure vaut surtout pour les grands textes théoriques où il est essentiel d'avoir une mémoire très vive de l'enchaînement. C'est moins vrai quand je traduis des textes poétiques. Quand je traduis Celan, par exemple, je peux y revenir dix fois, vingt fois...

**TL** : *Après ces deux passages, y en a-t-il un troisième ?*

**JPL** : Oui, en général. Plus la lecture des épreuves, même si on nous invite de plus en plus à faire de moins en moins de corrections à ce stade-là. Personnellement je me bats pour ce droit d'intervenir sur épreuves. C'est vital. Nous avons besoin de ce dernier regard, surtout quand on est un jeune traducteur.

**TL** : *Tu as une bibliographie impressionnante, avec de très grands noms, Hegel, Marx, Kant, Freud bientôt... Ces grands travaux sont-ils plutôt des choix ou plutôt des commandes ?*

**JPL** : Au bout du compte, presque toutes mes traductions ont été des commandes. À quelques exceptions près, comme la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, dont une traduction existait déjà, et *Hypérion*, le roman de Hölderlin. Je parle des traductions publiées sous forme de livre. Mais il y a aussi ce qui paraît en revue, des poèmes essentiellement. Dans ce cas, on me dit : Traduis-nous quelque chose, et c'est moi qui choisis les textes. Mais la situation est très différente : il n'y a pas de rémunération, pas de contrat...

**TL** : *Lorsqu'il t'arrive de retraduire, comment procèdes-tu vis-à-vis des versions existantes ?*

**JPL** : Quand je retraduis, ou plus exactement traduis un texte déjà traduit, il arrive que j'aie un « vieux souvenir » d'une lecture ancienne de cette traduction antérieure. C'est souvent le cas en philosophie : j'ai lu Kant, Hegel, Freud etc. autour de l'âge de vingt ans dans des versions françaises. Ça doit laisser des traces, dont on a plus ou moins conscience, mais en général on en reste là.

Parfois la « retraduction » est abréactive : j'ai trouvé les traductions existantes de tel ou tel poète (Rilke, Hölderlin, voire Celan) pleines d'erreurs et/ou développées dans un ton qui me semble inadéquat. Je me hâte de les oublier pour faire le travail, mais au bout du compte il arrive que je vérifie que ce que j'ai fait est bien différent.

Enfin, dans les textes très difficiles, je regarde évidemment ce que les autres ont fait dans certains passages, quand je dispose de leurs traductions, y compris vers d'autres langues. Et cela pendant le travail, parce qu'un passage obscur casse le mouvement : pas plus tard qu'hier, pour un poème de jeunesse de Paul Celan qui me faisait problème, j'ai consulté les traductions de Michael Hamburger (anglais), Bevilacqua (italien) et Palazon (castillan) en espérant qu'un jour mon propre travail servira quelque part au même partage multilingue du désarroi.

Pour le théâtre je n'ai rien « retraduit », quant au roman *Le Golem* de Meyrink, des traductions existaient, mais étaient introuvables, et de toute façon, je les aurais laissées de côté : on a trop besoin de son propre discours.

Cela étant, d'une manière générale, il faut décomplexer le traducteur : il arrive que de nombreux éléments ne puissent pas sans contorsions artificielles différer de celles des prédécesseurs, sauf à redéfinir la traduction comme un rewriting total de ce qui a été fait. Et surtout, il faut dire et répéter que travailler avec un regard constant sur les autres produit du malaise et fait perdre un temps considérable.

**TL** : *Tu as traduit beaucoup de philosophie, de la poésie en abondance, un peu de théâtre, mais la fiction semble un peu en retrait...*

**JPL** : Il y a tout de même le Hölderlin dont je viens de parler, *Le Golem* de Meyrink, *Le dernier des mondes* de Rantsmayer ou *Lenz*, la nouvelle de Büchner qui sort ces jours-ci. Si j'ai traduit en effet davantage de philosophie, c'est que j'ai fait des études diverses, mais orientées vers cette discipline en plus de l'allemand, si bien que quand je suis arrivé sur le marché du travail on m'a proposé des textes dans ce secteur-là. Et c'est seulement peu à peu qu'il est apparu aux éditeurs que je pouvais aussi faire autre chose. J'aime beaucoup traduire de la fiction, des proses poétiques surtout, c'est même ce genre de textes que je préfère et je suis prêt à en traduire davantage, mais la spécialisation a aussi son bon côté : au bout d'un certain temps on acquiert une certaine pratique, on se sent plus efficace dans un domaine précis. Et j'adore la philosophie.

**TL** : *Y a-t-il des textes que tu rêves de traduire ?*

**JPL** : Je n'ai pas de grandes frustrations... De Heine, de Goethe j'ai traduit ce que j'avais envie de traduire... J'aimerais bien retraduire *Alexanderplatz* de Döblin, dont la traduction m'a paru très déficiente, mais justement, si je ne le fais pas quelqu'un d'autre s'y mettra à ma place et je n'aurais plus à le faire ! Non, j'attends que les commandes arrivent. Je connais d'ailleurs à peu près mon programme des prochaines années et je ne veux pas mettre d'autres projets en travers.

**TL** : *Qu'est-ce qui t'attend ?*

**JPL** : Je vais notamment chapeauter une réédition des fictions de Stefan Zweig.

**TL** : *Tu connais le fameux débat entre sourciers et ciblistes. Tu te situes comment dans ce débat ?*

**JPL** : Nulle part ! Je n'accepte pas ce débat. À mon avis c'est un faux problème, une fausse construction. Je pense que le devoir du traducteur est d'échapper à cette hypothèse et que l'idéal du travail, c'est de fournir quelque chose qui ne puisse pas être rangé dans l'un ou l'autre de ces tiroirs.

**TL** : *Le problème se pose-t-il de la même façon selon les genres abordés ?*

**JPL** : Non, bien sûr. En philosophie, il ne se pose pas vraiment : il s'agit surtout d'élucider, de préserver une adéquation au sens du message, tout en créant un certain confort de lecture — il ne faut surtout pas rajouter des difficultés. C'est l'effort que j'ai fait pour Hegel, par exemple. La question se pose essentiellement pour la traduction poétique. Dans ce domaine, il est vrai que certains ont critiqué mon travail en disant qu'il n'était pas assez « poétique », que c'était une simple élucidation. À l'inverse, j'ai entendu dire par des philosophes : Ce type-là était plutôt fait pour traduire des romans ou des poèmes, parce que la philosophie c'est sérieux, c'est rationnel, il ne faut pas que ce soit trop bien écrit... S'agissant de la poésie, que je traduis de plus en plus, on s'aperçoit que trop souvent ceux qui s'y attaquent traduisent au radar, au pathos, à l'émotion, mais que la compréhension du texte n'est pas assurée. Pour moi, ce n'est déjà pas mal quand le traducteur a bien repéré l'enjeu de pensée... Je traduis un poète, Paul Celan, qui a lui-même été un traducteur exceptionnel : il savait écrire une traduction, il savait aussi interpréter un texte. Il ne se trompe pratiquement jamais. Le traducteur a tout de même une responsabilité sociale : s'il se trompe, personne n'ira se reporter à l'original – même les critiques professionnels. Ils trouvent parfois la traduction très jolie, très lisible, surtout quand le texte est un peu gnan-gnan, et ils ne se posent pas la question de la transmission du message. Je dois dire qu'en général la lisibilité de la traduction est fonction de la bonne compréhension du texte. Cette équation est fondamentale à mes yeux. Un traducteur ne peut pas être un mauvais locuteur de la langue qu'il traduit. C'est rarissime.

**TL** : *Ce que tu dis là n'est pas accepté par tout le monde...*

**JPL** : Oui, cela doit en gêner certains... Pourtant j'insiste, quelqu'un qui veut traduire doit séjourner longtemps dans la langue qu'il a choisie. Je ne dis pas qu'il doit être bilingue – dans la mesure où le bilinguisme existe. Mais il doit pouvoir capter ce qui est dit, saisir les ambivalences. On est encore loin du compte. Prenons un exemple dans l'autre sens. Je vois des livres français traduits en allemand, dans des traductions qui passent pour excellentes, et sont en fait bourrées de fautes de sens qui défigurent le texte !

**TL** : *As-tu le sentiment d'avoir évolué dans ta théorie et ta pratique ?*

**JPL** : J'ai le sentiment d'avoir à un certain moment compris quelque chose au fonctionnement du langage. En particulier face à certains théorèmes courants comme celui qui énonce qu'on traduit toujours un terme par un même terme. Je défends la thèse contraire. Je crois que le langage ne peut pas exister sans une grande plasticité sémantique. Les mots sont toujours dépendants d'un contexte qui en infléchit le sens – sauf dans un traité de

météorologie, par exemple. Un même mot, dans un roman et même dans un texte de philosophie, va souvent devoir être traduit différemment – avec, bien sûr, dans le cas d’un texte philosophique, le recours à la note qui permettra de corriger, d’élucider.

**TL** : *Je comprends mieux encore, maintenant, pourquoi tu as accepté de retraduire Freud après l’équipe de Laplanche...*

**JPL** : En effet. Je crois tout de même que beaucoup de traductions sorties de leur atelier sont correctes, mais en voulant traduire de façon systématique un mot par le même mot ils se sont mis dans les pattes un sacré handicap. C’est d’autant moins justifié que Freud a une longue histoire, qu’il a beaucoup évolué... Cela n’apporte rien. C’est très dommage. Pour en revenir à la question de savoir si j’ai changé, j’ai l’impression non seulement de mieux comprendre ce qui se passe dans le langage, mais de mieux savoir expliquer aux étudiants dont je m’occupe ce qui ne va pas dans leurs traductions. Pour le reste, dans ma pratique, je ne pense pas avoir nettement évolué. J’ai surtout été marqué par l’évolution de la technologie. Et cela va continuer ! Malheureusement les logiciels actuels ne sont pas mûrs. J’avais en particulier ce fantasme de vérification par la machine que rien n’a été oublié, par analyse de la phrase de départ, puis de la phrase traduite. Cela viendra peut-être un jour...

**TL** : *Est-ce que tu as eu des modèles en traduction ?*

**JPL** : Des grands traducteurs me servant de modèle ? Non. Ce que j’ai eu pour modèle en démarrant, c’était l’ensemble des prescriptions scolaires concernant la traduction, que j’ai acquises en faisant des versions latines essentiellement, puis des traductions de langues vivantes. Mon bagage, c’est ça. Ensuite, il y a des auteurs qui me servent de modèle pour mon écriture propre, qui est aussi mon écriture de traduction. J’aime beaucoup le français classique, des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. J’adore Pascal... La correspondance de Pascal... Ce qui ne m’empêche pas d’aimer aussi le français contemporain. Y compris celui de certains journalistes. En lisant Lefort ou Marcelle dans *Libération*, par exemple, je me dis souvent : Chapeau ! Ces mecs-là savent écrire ! Mais curieusement, j’ai aussi beaucoup de modèles allemands. Heine par exemple. C’est lui le noyau. Quand j’écris en allemand, c’est lui que j’imite inconsciemment.

**TL** : *Tu as publié un roman. Pourquoi un seul ?*

**JPL** : Je l’ai écrit pendant que je traduisais la *Phénoménologie de l’esprit*. Je me suis dit, c’est un gros morceau, changeons-nous les idées... J’en ai d’autres en chantier, mais je n’arrive pas à les terminer parce que j’ai trop d’autres choses à faire. Maintenant j’écris surtout des textes pour des revues,

des textes intermédiaires, qui sont des commentaires de poèmes sans être écrits dans le style des gloses académiques – appelons ça de la critique poétique. J'écris aussi des articles, des interventions. C'est très utile d'écrire – y compris pour mieux traduire. Je me souviens qu'en corrigeant mon roman je me disais : Il y a trop de mots. Trop d'adverbes... En me relisant je vire beaucoup de choses. Tu me demandais si j'avais un idéal d'écriture : j'aime les proses poétiques, mais aussi les proses extrêmement sobres.

**TL** : *Tu es très présent, très actif dans divers jurys de traduction. Est-ce une activité importante pour toi ?*

**JPL** : C'est important en ce sens que cela me permet de défendre mon point de vue sur la traduction. Ce qui n'est pas toujours facile, tout le monde n'étant pas d'accord. En défendant la cause d'une bonne compréhension du texte, j'ai toujours la conviction de défendre le métier.

**TL** : *Tu as évoqué la transmission du savoir, la formation du traducteur. Tu es aussi très actif dans ce domaine...*

**JPL** : Oui. En plus de mon travail avec les agrégatifs de la rue d'Ulm, je donne aussi des cours dans un master de traduction littéraire à Bordeaux. J'aime beaucoup cette activité. Je constate que le principal problème de ces jeunes apprentis, le plus souvent, c'est d'acquérir la précision du langage dans leur propre langue. Les malheureux sont soumis en permanence à des énoncés imprécis, comme ceux qu'on lit dans la presse ou qu'on entend à la radio. Un des buts de mon enseignement est d'attirer leur attention sur la maîtrise de leur propre langue en même temps que de la langue de départ. Mais la plupart du temps les deux se font ensemble. En tous cas, la traduction me paraît un exercice essentiel, non seulement pour la maîtrise de deux langues mais pour exercer la pensée. Les inspecteurs de police, ou les juristes, tous les gens qui doivent rédiger des rapports, gagneraient à passer une bonne partie de leur temps d'étude, eux aussi, à apprendre la traduction !

Propos recueillis par Michel Volkovitch

---

Jean-Pierre Lefebvre a traduit (ou retraduit) plusieurs œuvres de **Hegel** (dont la *Phénoménologie de l'esprit*), **Marx** (dont le *Capital*), **Kant**, **Heine**, **Goethe**, **Büchner**, **Brecht**, des poèmes de **Hölderlin**, **Rilke** et **Celan**, un peu de théâtre et quelques romans, dont *Le Golem* de Meyrink. Il a été le maître d'œuvre de l'*Anthologie de la poésie allemande* en Pléiade, qui lui a valu le Prix Gérard de Nerval. Il a publié plusieurs ouvrages, dont un roman, et de nombreux articles. Il retraduit actuellement *L'interprétation des rêves de Freud*. Parallèlement, il enseigne à l'École normale supérieure et à l'Université de Bordeaux III.